MLLE ANTOINETTE TREBELLI, ARTISTE LYRIQUE

UNE PREMIÈRE DÉCEPTION

Il était une fois non pas un bûcheron et une bûcheronne, mais un brave cultivateur et son épouse.

C'était au mois d'octobre de l'ère terrible de 1837.

Tous deux habitaient près de Montréal un antique manoir, que leur avait légué un aïeul. Ce vieux château n'était plus qu'une vieille relique seigneuriale des temps primitifs de la colonie. Tapissé de vignes sauvages accolées à ses flancs, il était cette fois là de vert tout habillé. Et le soir, parfois, sur un des pignons, devenu le refuge des oiseaux de nuit, pointait en sentinelle quelque chouette de mauvais augure. L'autre partie de la maison était occupée par ce brave cultivateur, son épouse et leurs enfants—car des enfants, ils en avaient plusieurs.

Depuis leur mariage, toujours la nature les avait favorisés de ses dons les plus magnifiques. Une dizaine d'années d'union conjugale s'étaient écoulée, et déjà plusieurs marmots se partageaient les échos du manoir.

Georges, l'aînée de cette bande enfantine, se plaisait, en vrai petit lutin, à faire parade de certains airs de petit bonhomme. Il était trop vieux, disait-il, pour demeurer au coin du feu. Ce n'était pas rien, il comptait dix ans d'existence et savait les nombrer sur chacun de ses doigts.

Il avait même fait sa première communion.

A l'école du village, pas un grand de ses compagnons ne lui coupait l'herbe sous le pied. Georges était toujours le premier de sa division. Pas un seul ne pouvait le faire reculer. Il était, pour ainsi dire, l'un des plus doués des enfants de son âge ; sa gaîté et son entrain en faisaient le Roger-Bontemps du royaume des petits tapageurs.

Un soir, son père et sa mère, pensant à l'avenir de leur petit Georges, tinrent conseil près de l'âtre.

Tous dormaient dans le manoir, ou du moins tous paraissaient le faire. Les cris et les agitations avaient fait place à la tranquillité de la nuit. Les craquements du toit se resserrant sous la force d'un froid d'automne, brisaient la monotonie des sifflements du vent. Le bruit de la sve bouillonnante de l'érable qui écumait dans l'âtre, d'accord, aurait-on dit, avec le tic-tac sourd et cadencé de la pendule, faisaient complètes les harmonies du doux colloque.

Petit père et petite mère s'avisaient donc de préparer un avenir à leur petit Georges.

—Notre Georges sera prêtre, dit la mère, possédant à un haut point le sens religieux. Par ces années de terribles persécutions de ces "habits rouges endiablés," tous les habitants voient leurs moissons détruites : et qui donc, mieux que nous, donnera un prêtre au peuple outragé ?

—Ton rêve est beau ; reprit l'époux, mais le mien n'en est pas moins sublime. D'ici à ce que Georges soit prêtre, la justice a bien le temps de disparaître et il me tarde de me venger de ces chiens d'anglais qui nous maltraitent de toute manière. En peu de temps, Georges sera instruit et pourrait devenir un vaillant lutteur de nos droits. N'ayant pas de charrue à laisser au champs, de terre à laisser inculte, il pourrait se rendre capable des plus grands dévouements.

La conversation allait son train, père et mère poursuivaient leurs confidences, pensant qu'aucun être humain ne pouvait les entendre.

Or, voici bien que Georges de sa couche entendit parler de lui, de son nom, de son avenir !... Il devint inquiet, et curieux de tout comprendre.

Tout à coup, il se souvint du conte du *Petit Poucet*, ce conte qui avait tant frappé sa jeune imagination, tout enfant. Il se rappela qu'une fois ce petit bonhomme, par son habileté avait déjoué les malheureux projets de ses pauvres parents. Il conçut alors l'idée d'imiter le petit héros de la légende.

Doucement, Georges quitte son lit, se glisse le long de la muraille et se blottit dans l'ombre. De peur d'être surpris, il retient son haleine et profite d'un léger bruit quelconque pour y faire ses pas. Il avance ainsi jusqu'à ce que son oreille indiscrète puisse saisir parfaitement les paroles une à une.

On conclut, ce soir-là, que Georges devait aller au séminaire des Sulpiciens de Montréal. En entendant prononcer ces derniers mots, Georges se croit découvert et vite regagne sa couche déjà refroidie.

Le matin arrive. Georges se lève gai et rayonnant plus que d'ordinaire ; joyeux, il a hâte qu'on lui annonce formellement la nouvelle.

Hélas ! le pauvret n'avait pas tout compris ce que voulaient dire ces paroles : "Georges ira au collège."

Non, certes, loin de là.

Comme la plupart des enfants d'aujourd'hui, il n'entrevoyait dans son rêve qu'une agréable promenade en pays étranger, voir la ville... et revenir à la maison.

Mais lorsque son père lui dit :

—Georges, il te faudra bientôt partir pour le collège, et cela pour dix mois ; il faut que l'on se prépare, car tu seras seul là.

—Comment, dit l'enfant, je serai seul au collège ?

—Non, tu auras de nouveaux compagnons et de bons Pères qui auront soin de toi.

L'enfant poursuit :

—Mais dis donc, papa, il me faudra quitter ma mère !... Non, non, je ne le puis ; j'irai encore à l'école du village.

Et l'enfant éclata alors en sanglots. La perspective de quitter pour longtemps son village, la maison paternelle, son père et sa mère, lui allait au cœur, naturellement.

Pour la première fois, la haine des Anglais pénétrait dans ce jeune cœur.

Que ne resta-t-il toujours enfant de huit ans !

O temps à jamais regretté de l'enfance !

JACQUOT.

UNE ARTISTE DE L'ÉCOLE ITALIENNE

(Voir gravure)

Mlle Antoinette Trebelli dont nous publions le portrait, est une cantatrice de Londres et New-York. Son talent de premier ordre s'est manifesté une fois de plus lundi 12 décembre, à la première des séances musicales de Mme Nilca consacrée à l'école italienne.

L'élite de la société montréalaise qui l'avait déjà applaudie chaleureusement quand elle apparut au concert Plançon, lui a fait une réelle ovation.

Il faut reconnaître que c'est une artiste extrêmement sérieuse, d'une pureté de style et d'une distinction qui l'ont fait accueillir dans toute la société de Londres autant comme femme du monde que comme artiste de mérite attachée à la musique classique.

Son éducation musicale fut dirigée par sa mère, la plus grande célébrité de son époque comme contralto, qui fut décorée de tous les rois et empereurs de l'Europe, et transmit à sa fille les dons précieux qu'elle avait reçus de la nature.

LES PARENTS

Dans un ménage chrétien, la femme prouve sa délicatesse de sentiment en se montrant prévenante pour son mari, toujours affable, toujours complaisante, et l'homme qui a reçu une bonne éducation, est rempli d'égards pour sa femme, qu'il traite toujours comme une compagne chérie que le bon Dieu lui a donnée pour l'aider à supporter les peines de la vie.

La femme tient sa maison de telle sorte que son mari y trouve le bonheur. Elle ne paraît jamais devant son mari dans un négligé qui pourrait diminuer l'estime que ce dernier a pour elle. Son langage sera toujours irréprochable à tous égards. Le mari en agira de même envers elle. Les charmes de la jeunesse sont bientôt passés, l'estime qui a sa source dans les qualités du cœur et les bons procédés, demeure.

Que le père et la mère n'aient aucun différend en présence de leurs enfants, qu'ils ne se permettent aucune parole triviale, grossière. Que leur autorité soit tendre et de telle sorte que leurs enfants, tout en les respectant, soient à l'aise avec eux. Qu'ils tiennent à ce que les enfants observent entre eux les règles de la politesse et de la bienséance qu'ils doivent pratiquer plus tard dans le monde.